

Relations entre jeunes filles et garçons résidants dans les quartiers d'habitat populaire

INDEX DU DOSSIER

➤ Reprise de l'intervention d'Horia Kebabza « Les relations entre jeunes filles et garçons des « quartiers » d'habitat populaire, lors de la journée de travail du 7 octobre 2004.
(Document à la suite)

➤ « L'Algérie se dévoile », in Frantz FANON, pp.16-47
(Article disponible sur demande à l'ORIV)

➤ Quelques questions-réponses/réflexions, extraits des débats de la journée du 7 octobre 2004
(Document à la suite)

➤ Article de presse paru dans l'Alsace le 15 octobre concernant la Rencontre Mensuelle avec Horia Kebabza.
(Article disponible sur demande à l'ORIV)



Observatoire Régional
de l'Intégration et de la Ville
1 rue de la course,
67000 Strasbourg
tél : 03 88 14 35 89
fax : 03 88 21 98 31
mel : oriv.alsace@wanadoo.fr
site : www.oriv-alsace.org



LES RELATIONS ENTRE JEUNES FILLES ET GARÇONS DES « QUARTIERS » D'HABITAT POPULAIRE

REPRISE DE L'INTERVENTION D'HORIA KEBABZA

QUESTIONNEMENTS INITIAUX

Au démarrage de cette recherche¹, l'idée était de réfléchir au **malaise grandissant** décrit par **des jeunes filles dans leurs rapports avec les garçons** et leurs difficultés à évoluer dans leur quartier. Qu'est-ce qui a pu changer en 10-15 ans, sachant que les conditions socio-économiques étaient similaires, les discriminations subies toutes aussi graves... La violence paraissait moins importante, en tous cas, dans l'espace public ?

Or, le constat d'une tension, d'un antagonisme entre les sexes dans les « quartiers » est communément admis. Faut-il dès lors parler de recrudescence des violences envers les femmes et les jeunes filles ? Assiste-t-on à une réelle « régression » de leur condition dans les quartiers populaires ? Ou faut-il attribuer cette aggravation à l'absence de regard porté sur ces femmes durant tant d'années (indifférence générale concernant leurs conditions de vie, leurs statuts socio-économiques et leur infériorisation, par exemple sur le marché du travail), autrement dit à leur invisibilisation ?

Nous faisons l'hypothèse que si une violence spécifique existe et se développe dans les **quartiers populaires à l'encontre des filles, elle est davantage liée aux phénomènes migratoires et au regard que porte la « société d'accueil » sur cette population, qu'à une quelconque appartenance culturelle.**

En effet, les immigré-e-s et leurs descendant-e-s sont perçu-e-s à travers des représentations qui procèdent de leur différence, résultat d'une « invention de l'étranger » liée à l'histoire coloniale de la France. Les représentations actuelles de l'immigration et des quartiers populaires sont à mettre en lien avec l'idéologie véhiculée durant et après la période coloniale. Le racisme contemporain serait donc « héritier » du racisme colonial. Or, l'origine de cette violence s'inscrit dans des rapports sociaux, notamment de « race » qui n'est pas moins construit qu'un autre rapport social ! La crispation identitaire se centrant par exemple sur le statut des femmes. Ceci est par ailleurs à mettre au regard des discours coloniaux, où le statut des femmes étaient déjà central (cf, texte de F. Fanon, 1959, ci-joint).

Rajoutons que la plupart des familles résidant dans ces « quartiers » faisant partie des couches sociales les plus défavorisées, leurs conditions (socio-économiques) de vie sont souvent

¹ H. KEBABZA et D. WELZER-LANG, « *Jeunes filles et garçons des quartiers* » : une approche des injonctions de genre, septembre 2003, Rapport Délégation Interministérielle à la Ville, Mission de recherche Droit et Justice, 168 pages.

dégradées. L'origine de cette violence s'inscrit donc dans des rapports sociaux de sexe, de race, mais aussi de classe.

a) Questionnements et définitions des notions centrales de l'étude

- Comment s'opère la socialisation des filles et des garçons issu-e-s de l'immigration post-coloniale dans les quartiers populaires aujourd'hui ?
- Qu'en est-il de la construction du masculin et du féminin, de l'insertion des femmes et des hommes dans l'espace public ?

Deux dimensions sont centrales dans ce travail

- Celle du genre : la notion de genre enseigne que les différences de sexe ne sont pas seulement issues de la nature biologique, mais qu'elles sont aussi et *surtout* le fruit d'une construction sociale et culturelle qui hiérarchise les sexes et renvoie à la classification du masculin et du féminin.
- Celle de « race » : de fait car, les personnes rencontrées sont majoritairement d'origine maghrébine. Le regard porté sur ces jeunes les renvoie à leurs origines, les stigmatisent... les rapports sociaux y trouvent donc des liens.

b) Les principaux objectifs de ce travail ont consisté :

- En l'exploration des modalités de reproduction des rapports sociaux de sexe (RSS) dans les quartiers d'habitat social,
- En la compréhension des effets de genre dans l'analyse des violences que subissent les jeunes filles, en articulant public/privé
- En l'interrogation des effets pervers d'une « ethnicisation » de certains problèmes ou phénomènes sociaux (comme les violences faites aux filles dans l'espace public, ou certaines violences intra-familiales perçues comme spécifiques...), qui comporte le risque de renforcer les représentations associées aux descendant-e-s de migrants, en une lecture uniquement culturaliste des phénomènes.
- En proposant une réflexion sociologique sur les jeunes, ces « jeunes de banlieues », qu'on positionne d'emblée sur la question de « l'insécurité » créant de la confusion dans le débat public actuel et surtout imprégnant profondément les esprits (y compris dans le champ intellectuel), et oubliant l'importance de quelques principes et d'écueils (également rencontrés tout au long de cette recherche).

c) Sources du travail

Les données se fondent :

- Sur un travail empirique dans les quartiers populaires de Toulouse,
- Sur des entretiens auprès de jeunes filles et garçons âgé-e-s de seize à trente-six ans, issu-e-s majoritairement de l'immigration maghrébine. Ils et elles sont lycéens, étudiant-e-s, salarié-e-s plus ou moins précaires, ou sans emploi.

- Sur une action consistant en l'animation d'un réseau de réflexion avec des clubs de prévention, des associations (2 ans d'existence).
- Sur des rencontres collectives avec des groupes de jeunes, mixtes ou pas autour des problématiques associées à la recherche.

d) Les trois grands axes de travail de cette recherche :

- La virilité des garçons et l'invisibilité des filles
- Les relations filles-garçons dans l'espace public
- Les stratégies de contournement des dominations vécues. Quelles mobilisations des jeunes filles ?

PARTIE I :

Le repli viriliste des garçons

1) CONSTAT D'UN REPLI VIRILISTE DES GARÇONS DES MILIEUX POPULAIRES VUE SOUS L'ANGLE DES VIOLENCES, DE L'INSECURITE ET DU GENRE

a) Les relations filles-garçons sont surdéterminées par deux éléments :

- Un repli viriliste et des normes sexuées,
- L'effet ou l'esprit « villageois » « des cités » génère un contrôle social. La violence exercée contre les filles et les femmes sont rendues possibles par l'urbanisme des cités (qui reproduisent des formes « villageoises ») qui ne permet pas de se soustraire au regard d'autrui. Et sous tendu par la **logique des réputations**. Loin de constituer des catégories au sens sociologique du terme, ces réputations sont à prendre au sérieux tant il apparaît que c'est à partir de celles-ci que s'organisent notamment les rapports sociaux de sexe. La réputation est une étiquette sociale durable, quel que soit son degré de vraisemblance.

b) Les risques, en cas de manquement à ces normes, diffèrent selon les sexes :

- Pour les filles : les distinctions entre elles s'appuient sur leur **réputation** en lien avec leur **virginité** : ainsi identifie t-on des clivages entre jeunes filles « sérieuses » (revendiquant leur virginité et recouvrant ainsi l'estime de soi. Leur est alors attribué, le statut de jeunes filles « respectables » et les autres obtiennent celui de « réputées ».

Dans les discours de ces jeunes filles, on identifie des contradictions : ainsi elles critiquent la socialisation différenciée, les inégalités et contraintes qu'elles subissent dans la famille ou le quartier et pourtant elles endossent la virginité ou le *hijab* en disant que cela relève de leur choix [en affirmant cela, elles deviennent actrices de leur vie ; luttent contre un sentiment de dépossession de leur corps ! Elles enrayent l'image de la fille irresponsable que renvoient les interdits]. Ces filles à la sexualité bridée, renversent le stigmate en capital positif : comme

black is beautiful, dans ce cas, « être vierge » *is beautiful*. L'honneur devient « respect de soi », la distinction d'avec les autres filles, y compris les françaises de souche se fait ainsi.

- Pour les garçons, il s'agit d'une **injonction à la virilité** – dont peu de jeunes hommes arrivent à se distancier – il faut être un homme et le montrer ! Le risque majeur encouru est d'être exclu du groupe des pairs dont la fonction est fortement intégratrice car elle vient **pallier le déficit de reconnaissance sociale**, source de souffrances à l'échelle de la société.

Les groupes masculins ont une stratégie de visibilité et d'occupation des lieux du quartier : occupation bruyante et ostensible, comme s'ils éprouaient le besoin de manifester publiquement leur droit à le faire. Ils se définissent par opposition au monde extérieur à la cité. Le « hors-quartier » est vécu comme hostile et dominateur. Ce comportement protecteur est développé pour répondre à la stigmatisation dont ils sont l'objet.

Les différentes formes de violences auxquelles sont confrontées les jeunes filles dans les quartiers populaires peuvent être envisagées comme le résultat de leur émancipation croissante, aussi bien dans la sphère privée que dans la sphère publique, cette autonomie les exposant à davantage de risques.

c) L'espace des quartiers : entre espace public et espace privé

On observe une appropriation masculine de l'espace public. Comme parfois dans la sphère privée, l'espace est contrôlé socialement par des hommes. **L'espace public dans les quartiers d'habitat populaire évolue vers une extension de l'espace privé**, et de fait, n'offre plus, la pluralité d'usages d'un espace réellement public. Toutefois, il est difficile de caractériser cet espace des quartiers : ni véritablement privé, ni totalement public !

On observe pour de nombreux jeunes cette extension de l'espace privé au territoire du quartier, notamment pour plusieurs jeunes filles qui relatent qu'elles sortent en « pyjama » pour faire les courses ou discuter avec la voisine ou la copine. Les tenues vestimentaires fonctionnent comme un indicateur du vécu de l'espace par les habitant-e-s : le territoire du quartier devient un lieu du « chez-soi » qui constitue une extension de l'espace domestique. C'est probablement pour la même raison que les garçons, frères, cousins, voisins, etc. se sentent autorisés à « protéger » ou « surveiller » les filles, leurs sœurs, cousines, voisines, etc. Afin que pour les femmes, le privé ne devienne pas privation, par une impossibilité de prendre pleinement place dans l'espace public, il est important de nous interroger en termes d'intervention sociale sur les définitions de l'espace public des uns, des unes et des autres.

d) Les interactions sur un mode violent des filles et des garçons dans l'espace public

L'image communément partagée par les garçons et les filles est que l'occupation de la rue est un attribut du masculin. On retrouve la dichotomie classique en termes de rapports sociaux de

sexe entre un « homme public » et une « femme publique » et les représentations qui leur sont attachées : évoluer dans l'espace public est valorisant pour les hommes et dégradant pour les femmes. L'espace public est une sphère considérée comme masculine de part l'appropriation des garçons. Ainsi, y pénétrer et y circuler suppose une « soumission », une acceptation des lois notamment l'injonction à la virilité pour les garçons et à être une fille sérieuse pour les filles. Ainsi, **les filles qui se risquent dans cet espace public encourent des conséquences connues** ; celles qui s'y aventurent acceptent donc tous les risques et « méritent » ce qui leur arrive.

Les garçons justifient leur brutalité à l'égard des jeunes filles par deux raisons :

- « C'est elle qui l'a cherché ». Ce pseudo « consentement² » des jeunes filles – et des femmes en général – à accepter des situations de violences est récurrent. C'est oublier que cette improbable acceptation n'explique pas la domination, au contraire, elle en est le résultat. Car c'est bien la violence qui génère la soumission et l'apparent « consentement ».
- « Je n'ai pas pu m'en empêcher ». Cette pulsion incontrôlable ou irrépressible est fréquemment évoquée.

La forme la plus extrême de ces violences est sans doute le viol collectif, banalisé sous le terme de « tournante ». Définir les « tournantes » comme viols collectifs ou viols en réunion apparaît pourtant réducteur, car ces termes n'énoncent pas la réalité de ce dispositif de menaces, de ce processus qui se répète et s'inscrit souvent dans la durée. C'est un véritable dispositif spatio-temporel d'appropriation sexuelle de certaines femmes par un groupe d'hommes. Il révèle combien leur sexualité est structurée par la solidarité masculine (le secret entre hommes) et la hiérarchisation des sexes. Les récits de « tournantes » participent à la machinerie à la fois réelle mais aussi symbolique qu'est devenu le viol collectif, c'est-à-dire qu'ils contribuent à structurer les représentations collectives attachées aux filles, que ces viols soient nombreux ou pas au sein d'un quartier. On a affaire à des « légendes urbaines ».

Les entretiens avec des garçons révèlent l'importance de l'imagerie dégradante des femmes véhiculée par la publicité et la pornographie et une représentation partagée de la « femme-objet ». Cette représentation explique en partie pourquoi avant d'être victimes de ces crimes, les jeunes filles sont souvent étiquetées comme « salopes ».

La majorité des jeunes rencontré-e-s ne condamnent pas vraiment les viols collectifs. Pour eux, ce ne sont pas vraiment des viols, puisque la victime était déjà condamnée par la communauté du quartier et soupçonnée d'avoir des pratiques sexuelles douteuses, d'être une « pute ».

² « Consentement », en référence aux travaux de Nicole Claude-Mathieu, puisque nous dit-elle, lorsqu'il est appliqué aux dominé-e-s, ce mot « annule quasiment toute responsabilité de la part de l'opprimeur. Puisque l'opprimé-e consent, il n'y a rien de véritablement immoral dans le comportement du dominant. » Mais c'est pour mieux l'invalider tant il est vrai que « céder n'est pas consentir ».

Dans les cas de viols collectifs, la complicité entre hommes, pour « piéger » une femme n'est pas le seul fait de jeunes hommes issus de l'immigration, mais, l'accent explicatif appuie fortement sur la « culture d'origine ». Or, ces phénomènes mettent en évidence une articulation entre les éléments d'une éducation marquée par des codes patriarcaux, une hiérarchisation des sexes, une culture pornographique largement répandue dans nos sociétés « modernes ».

Notons que ces phénomènes semblent être l'apanage de très jeunes garçons, car aux regards d'entretiens auprès de garçons plus âgés, le viol est considéré comme une déviance. Le code d'honneur interdisant d'être violent avec une femme.

2) COMMENT EXPLIQUER LE REPLI VIRILISTE DES GARÇONS ? LEURS RESISTANCES AU CHANGEMENT ?

La socialisation des hommes se réalise en partie dans des espaces qualifiés de « maison-des-hommes³ ». Dans les cours de récréation, les stades ou les cafés, la construction de la virilité se fait par exclusion des femmes. Souvent dépourvus de ressources scolaires, de perspectives professionnelles, concentrés dans des quartiers dégradés, une partie de ces garçons, « jeunes à perpétuité » intériorisent les valeurs de la virilité par l'apprentissage collectif de conduites et attitudes viriles liées au courage, à la force, l'endurance, les défis...

Perte des privilèges du masculin

Classiquement, les hommes disposaient de privilèges (masculins) : une reconnaissance sociale, un travail, un bon salaire, une considération importante, une belle femme. Du fait de la crise économique et de la recomposition des rapports hommes/femmes, aujourd'hui, les garçons, les hommes des quartiers populaires sont confrontés à la perte de leurs avantages. Ce sont toujours des hommes, mais sans valorisation liée à un métier, vivant dans un blocage résidentiel, manquant de perspectives et de mobilité sociale. Ils ne représentent plus un idéal en termes de relations affectives. On fait l'hypothèse que ces hommes opèrent alors, un repli viriliste, C'est justement parce qu'ils ne peuvent plus accéder aux privilèges de virilité qu'ils mettent en scène de manière exacerbée les valeurs de la virilité, voire du virilisme⁴, et qu'ils

³ Suite aux travaux de Maurice Godelier, Daniel Welzer-Lang (1994) montre que la socialisation masculine comporte un certain nombre de règles et de savoir-faire, tout un capital d'attitudes qui serviront à être un homme : « Pour les hommes, comme pour les femmes, l'éducation se fait par mimétisme. Or le mimétisme des hommes est un mimétisme de violences. De violence d'abord envers soi, contre soi. La guerre qu'apprennent les hommes dans leurs corps est d'abord une guerre contre eux-mêmes. Puis, dans une seconde étape, c'est une guerre avec les autres... Conjurant la peur en agressant l'autre, et jouir alors des bénéfices du pouvoir sur l'autre, voilà la maxime qui semble inscrite au fronton de toutes ces pièces. »

⁴ La virilité est l'expression collective et individualisée de la domination masculine. Le virilisme est défini comme l'exacerbation des attitudes, représentations et pratiques viriles, qui s'exprime au travers de pratiques ou comportements sexistes. Le virilisme s'exerce aux dépens des hommes les plus faibles (ceux qui n'arrivent pas à prouver leur force, leur virilité...) et de l'ensemble des femmes.

trouvent ainsi une échappatoire à leur déficit d'intégration sociale et économique. Ces réponses virilistes et les violences qui y sont associées, violences contre soi, et contre les autres, peuvent être analysées comme des stratégies de défense pour répondre à la peur du chômage, du racisme, des exclusions.

De plus, la période actuelle est marquée par la dévaluation/dévalorisation de la force physique comme force de travail ainsi que le chômage de masse et la précarisation. **Or, ces garçons dépourvus de ressources économiques, culturelles et scolaires ne disposent que de ressources corporelles. Leur force physique devient une dimension fondamentale de la virilité.**

Pour justifier leurs comportements et leurs attitudes de domination envers les femmes, ils revendiquent leur culture d'origine en prônant « ça se fait (ou pas) chez nous ». C'est la résultante d'un double mouvement de domination et d'une violence en cascades. En effet, dominés par une société qui les rejette à ses marges, rabaissés par sa violence symbolique, et le vécu des discriminations, ils deviennent dominants et violents (et là, la violence est bien réelle) dans leur micro-société.

Enjeu des rapports de forces entre hommes

Les frères se chargent de la surveillance de leurs sœurs (eux parlent de protection) Ils veulent éviter à leurs sœurs ou femmes le manque de respect. Une femme doit se respecter pour avoir droit au respect en retour. Dès lors, la surprotection, les démonstrations de force ont cours pour ceux qui souhaitent prouver quelque chose à leurs pairs. En étant un grand-frère protecteur, l'assurance du respect devient synonyme de virilité pour celui qui l'exerce. C'est donc une manière pour ces jeunes hommes de confronter leurs pouvoirs respectifs.

*« A partir du moment où le grand-frère il est respecté, la fille elle va être respectée automatiquement (...) si la fille elle déconne, elle fait n'importe quoi, quand je dis n'importe quoi...elle va traîner par-ci, par-là, elle va parler mal à son grand-frère, ils vont s'embrouiller, bon ça parle, ça parle...A partir du moment où la fille est plus respectée, le frère il est plus respecté ! Il est traité comme un type qui sait pas tenir sa sœur, c'est pas un homme ! »
(Nassera)*

En se comportant ainsi, ces garçons montrent des formes de résistance à l'évolution des rapports hommes-femmes et manifestent un trouble évident devant les revendications égalitaires entre les sexes.

Enjeu de l'appropriation de l'espace public dans les rapports filles-garçons

Historiquement, l'espace public est constitutif de la masculinité (cf :les sociétés méditerranéennes), le partager représente donc pour les garçons une perte considérable. En revanche, pour les filles, en conquérant cet espace, elles ont tout à gagner.

Renforcement de la culture de combat comme valeur du masculin

Dans cette société, les garçons pensent que le seul capital qui leur reste est le capital physique et corporel.

Dans trois domaines cette force physique étant leur adage apparaît fortement, et renforce ce sentiment :

- Les hommes symbolisant l'autorité (police, pompiers, etc.) les affrontent en étant armés. Ceci réactive une logique guerrière. Ils trouvent là un ennemi à leur taille pour les défis.

- Les images-références « quartier », « banlieue » et « racaille » véhiculées par la publicité et le commerce renforcent et légitiment une « culture de la révolte ». Ainsi, des pubs (cf adidas) montrent une image des quartiers où le héros type — ici un joueur de l'équipe de France — devient une « racaille ». Une sorte de héros nouveau genre, tatouages identificateurs sur le corps (en référence à son gang) apparaît. La couleur noire utilisée renforce l'impression d'une ambiance de nuit, l'heure des « combats » dans les banlieues, le moment où les voitures brûlent, les policiers combattent les « jeunes » et la violence l'emporte sur la « paix républicaine ».

« A provoquer (voir construire) une « culture » de combat, on renforce l'idée de *fracture raciale* dans le pays et des « formes possibles » de révoltes urbaines qui pour certains viennent légitimer les voitures brûlées, les destructions urbaines, voire les violences sexuelles ou les trafics des drogues, comme si cela devenait une « mode » normale. Voir une éthique urbaine branchée. « Pour devenir un héros, en banlieue, soit un combattant sinon t'es rien ! » (P.Blanchard)

- Les politiques publiques qui dans une certaine mesure renforcent les stéréotypes de genre et les normes sexuées, par partition public/privé (politiques des grands-frères, clubs sportifs, hip-hop, etc.).

De plus, les politiques en direction des « jeunes », sont souvent androcentriques. Elles ont oublié de prendre en compte les relations de genre, alors que l'adolescence est un moment de la vie où les identités sexuées et sexuelles sont particulièrement complexes ; la mixité pouvant jouer comme activateur des désirs sexuels. Or, force est de constater aujourd'hui que les relations filles-garçons se sont durcies dans les quartiers populaires, durcissement qui s'accompagne d'un certain recul de la mixité et d'une difficulté d'accomplissement sexuel ou amoureux⁵.

⁵ Cet accomplissement amoureux et sexuel est vécu dans notre société comme un « devoir », qui augmente d'autant la frustration des jeunes les plus démunis, lorsqu'ils/elles comparent leurs possibilités à la norme hétérosexuelle dominante.

Une socialisation affective et sexuelle puisée dans la pornographie

Le domaine pornographique est souvent le seul auquel les jeunes garçons (13/14/15 ans) ont accès concernant un apprentissage des relations filles/garçons. Ils en dégagent ainsi une image dégradée des femmes qui banalise et légitime les attitudes sexistes envers elles.

Pour expliquer les raisons des violences sexuelles est souvent mis en avant la misère sexuelle de ces jeunes. Au vu de leur jeune âge, peut-on réellement parler de misère sexuelle ? De misère affective certes ! Peut-on uniquement réduire l'origine des violences sexuelles aux individus pauvres ? Une analyse en termes de rapports sociaux de sexe (domination masculine, virilité, hiérarchisation des sexes, image dégradée des femmes) semble plus probante.

En fait, au détour des entretiens, ces jeunes garçons dévoilent simplement, leur envie d'échapper aux injonctions de virilité et à la spirale de la galère du groupe. Ils ont envie de partir ailleurs... Lorsqu'ils évoquent la rencontre amoureuse, ils parlent aussi de mariage (souvent avec une jeune fille du « bled »).

La socialisation sexuelle de type adulte se déroule encore plus difficilement : le groupe des pairs neutralise l'individu. Celui-ci a donc des difficultés pour rencontrer des filles. Ceci vient renforcer et pérenniser un décalage sur le marché de la rencontre affective.

Que ce soit pour les filles ou pour les garçons, il n'existe pas d'espace pour une socialisation amoureuse épanouie.

Seule la relation fraternelle, empreinte de ce fameux « respect » est favorisée ! Les garçons comme les filles vivent leurs relations avec l'autre sexe de façon caché. Ils et elles sont prisonniers du territoire et du groupe des pairs. Les stratégies d'évitement génèrent de la non-mixité dans les espaces. En fait, cela révèle une incapacité, une difficulté à entrer dans ce que Hugues Lagrange appelle « l'ère du flirt » (qui s'est généralisé avec la mixité à l'école).

3) POURQUOI EST-IL SI DIFFICILE POUR CES GARÇONS DE SORTIR DE CETTE INJONCTION A LA VIRILITE OBLIGATOIRE ?

- A cause de la pression du groupe des pairs, qui est un des seul porteur de reconnaissance, et unique vecteur de sociabilités
- Car l'identité territoriale est forte : le repli sur le quartier, la proximité résidentielle des autres membres du groupe cumulés à la peur de l'autre, d'un extérieur vécu comme hostile, menaçant et stigmatisant
- Parce que les garçons rencontrent de fortes difficultés à accéder et investir d'autres espaces publics (centre-ville, lieux de travail ou de loisirs, espace politique...). [les garçons des classes

moyennes peuvent sublimer⁶ dans les espaces d'activités et loisirs leurs penchants sexistes et/ou virils !] Les garçons des quartiers populaires sont privés de cette possibilité de sublimation de leurs penchants virils car ils ont peu de perspectives sociales, spatiales ou résidentielles. Ils ont le sentiment d'un destin tout tracé, où même les perspectives amoureuses sont limitées, car ils savent ne pas représenter un idéal amoureux pour les filles de leur quartier (à rapporter à l'endogamie). Il ne reste donc plus que l'espace de proximité résidentielle à conquérir et surtout à conserver. En effet, les filles veulent également se positionner sur la conquête de cet espace : il devient bel et bien un enjeu dans les rapports filles-garçons.

Partie II

Résister à la domination : visibilité ou invisibilité ?

Une des conséquences majeures de la tendance générale de notre société à considérer les hommes et les femmes de manière différente en fonction de stéréotypes sociaux et des identités sexuées fait que la hiérarchisation des sexes dans les quartiers populaires, comme ailleurs, se réalise en premier lieu dans l'espace privé.

Ainsi, dans le contexte migratoire, les parents exigent de leurs enfants une rigueur comportementale relativement forte, mais celle-ci s'exerce différemment pour les filles et les garçons, compte tenu des rôles sexués de chacun-e et d'un investissement distinct des espaces privés et publics.

1) « OU SONT DONC PASSES LES FILLES ? »

« Où sont donc passées les filles ? » semble être le *leitmotiv* des intervenant-e-s sociaux/ales dans les quartiers populaires. L'invisibilité supposée des filles, que nombre de travailleurs sociaux continuent à percevoir comme cantonnées dans l'espace privé et domestique, espace de discrétion, accentue leur difficulté à exister dans la sphère publique de manière autonome. Car si les entretiens montrent qu'elles investissent peu les structures d'accueil de jeunes, ils révèlent aussi que leur mode d'occupation des espaces de proximité résidentielle diffère de celui des garçons. Si ces derniers ont des lieux de rencontre fixes, les filles ont tendance à déambuler, à être en mouvement. Elles sont plus nombreuses que les garçons, à avoir une vie à l'extérieur du quartier. Autant d'éléments qui contribuent à rendre leur présence moins visible.

Les jeunes filles que nous avons rencontrées montrent une certaine vitalité. Elles disposent de stratégies de contournement de la domination subie, qui naviguent entre soumission à la

⁶ Sublimer = déplacer ses pulsions d'un objet à un autre objet

norme, stratégie d'invisibilité et dépassement des frontières de genre⁷. Pourtant, quelles que soient les expériences et pratiques, souvent individuelles, qu'elles développent, elles peinent à renverser la tendance à cette forte virilisation des quartiers. Et force est de constater qu'une véritable mobilisation collective n'est pas à l'ordre du jour...

Toutefois, malgré la socialisation différenciée toujours vivace dans la famille :

- Certaines jeunes filles prennent conscience de l'inégalité des rapports de genre et de leurs possibles évolutions. Les compétences acquises dans cet espace modifient la répartition des rôles et l'ordre familial par le biais de stratégies, de négociations et de compromis. Elles tentent d'élargir leurs espaces de liberté sans rompre de manière brutale avec la famille.

Les jeunes filles intériorisent le modèle familial contemporain avec ses mutations, qui se caractérise par une tendance à la promotion de l'individu et vers plus d'égalité des sexes (cf travaux de François de Singly et d'Irène Théry). Mais ce modèle coexiste et est mis en contrepoint avec un modèle plus traditionnel et patriarcal : celui de la famille maghrébine (qui lui serait encore doté d'une certaine solidarité). C'est sans doute pour cette raison que bon nombre de jeunes femmes conscientes que l'ascenseur social est en panne, délaissent plus volontiers les ambitions scolaires que leurs aînées, et utilisent la famille et le mariage comme stratégies de réalisation sociale (on peut aussi penser que le port du voile est une stratégie d'émancipation, acquérir plus d'autonomie).

2) QUELLES FORMES DE RESISTANCE ET DE MOBILISATION DES JEUNES FILLES, POUR REpondre A CES INJONCTIONS ET A CES LOGIQUES DE PRESSION ?

Il est possible de distinguer trois catégories dans lesquelles les jeunes filles s'engagent :

- les « conformes » à l'identité prescrite qu'on leur offre : elles alimentent le discours machiste,
- les « putes » mal jugées par tout le monde, souvent isolées,
- les « crapuleuses » qui tentent de s'imposer par la force physique, qui veulent jouer d'égal à égal.

Les jeunes filles sont les premières cibles du contrôle social. Elles jouent avec les frontières de territoire et/ou de sexe, et se déplacent sur un axe visibilité-invisibilité pour répondre à la difficulté d'exister dans ces espaces. Samira l'exprime ainsi : « *Je ne veux pas qu'on sache que je suis la fille de ma mère* ». Cette stratégie s'appuie sur le postulat qu'une femme, dans les quartiers comme ailleurs, est toujours objet de regard.

Selon la perception ou la désignation sociale dont elles font l'objet, elles se déplacent sur cet axe en fonction du poids de la rumeur, des réputations qui se font et se défont et de la

⁷ L'investissement dans la scolarité et l'emploi, domaines où elles échappent en partie au contrôle du quartier, n'est pas ici examiné. Mais il reste bien entendu, une stratégie de « sortie » du quartier et d'émancipation.

« note » qu'elles se verront attribuer sur le « marché matrimonial ». Les garçons, outre le fait que ce sont eux qui observent, peuvent se soustraire au regard et donc au contrôle, du simple fait de leur appartenance au genre masculin.

Afin de se rendre invisibles, car l'invisibilité c'est aussi pouvoir exister en dehors du regard de l'autre, les filles mettent à profit les déplacements, souvent par petits groupes, en investissant le centre-ville ou d'autres quartiers, où leur anonymat sera respecté. Elles jouent de cette invisibilité en fonction des lieux et des espaces, et certaines ne souhaitent pas investir les lieux publics des quartiers, pour mieux exister ailleurs. Une hiérarchisation des lieux est mise en œuvre selon une logique qui s'étend de l'espace privé à des espaces inconnus ou anonymes. Par exemple, elles désertent les lieux pour jeunes comme les foyers, les MJC, etc...elles ne s'y sentent pas légitimes et elles les désignent comme « mal-famés ». Pourtant leurs mobilités acquises restent étroitement soumises à la vie scolaire, professionnelle ou domestique.

Elles vivent leurs relations avec l'autre sexe de façon cachée, (mensonges par omission, complicités sœur aînée mariée...) Donc ce sont bien des stratégies d'évitement, des stratégies de non-mixité au sein de leur quartier.

Se rendre invisible, c'est aussi dépasser les frontières de genre, et transgresser la norme :

- Soit en assumant le fait de n'être plus considérée comme « la femme idéale » et ainsi renverser l'étiquetage d'une mauvaise réputation pour se créer des espaces de liberté et d'autonomie supplémentaires. Ce sont les jeunes filles qui fréquentent les garçons et/ou qui ont une vie sexuelle.

- Soit en adoptant des conduites masculines pour masquer une féminité envahissante et devenir « crapuleuse », statut qui confère une certaine quiétude au sein du quartier : *Et puis de toute façon, si j'étais en habit de fille, avec pantalon serré et petit haut et tout ça quoi, ils m'appelleraient la pute, donc à choisir, je préfère la crapuleuse* » (Nawal).

Les filles parviennent ainsi paradoxalement à la fois à être visibles, à pouvoir évoluer au sein de l'espace des quartiers, et invisibles en tant que femmes puisque l'adoption de comportements masculins, notamment dans leur langage et leur tenue vestimentaire, vient annuler leur part de féminité. On pourrait formuler la même hypothèse concernant le port du hijab.

⇒ Ainsi, il semblerait que ces jeunes filles tirent des bénéfices secondaires à cette domination masculine. Elles s'épargnent des ruptures familiales douloureuses, bénéficient d'un soutien en cas de difficultés ou d'une présumée « protection » de la part de leurs frères. En réduisant les conflits, elles se créent des espaces d'autonomie, à l'abri des regards.

3) GENRE ET POLITIQUES SOCIALES : LE VÉRITABLE ENJEU ?

Les représentations des « jeunes des quartiers » synonyme de population de jeunes « à risques » sont perçus sous l'angle du déficit.

Dans les quartiers d'habitat social, la politique de la ville et certains de ses dispositifs ont renforcé le clivage privé/public entre filles et garçons et ont contribué à pérenniser les stéréotypes de genre : activités « du dedans » pour les filles, faisant appel à leur prétendue *nature* féminine, activités « du dehors » pour des garçons dont il faut canaliser les pulsions agressives, notamment par le sport. Les pratiques différenciées induites par ces politiques publiques ont renforcé l'occupation non-mixte de l'espace.

Les garçons sont et ont été la cible privilégiée de ces dispositifs parce qu'ils sont plus visibles et peuvent re-présenter une « menace » potentielle, en termes de délinquance et de montée du sentiment d'insécurité pour la population.

Le face-à-face viril entre des hommes armés et groupes de jeunes des quartiers conforte les garçons dans leurs valeurs qui légitiment la violence masculine, la culture du combat et la force comme mode et forme d'expression. On valorise le hip-hop qui comprend une organisation sexuée des choses, c'est encore un lieu d'apprentissage de la virilité.

En outre, les politiques publiques renforcent le poids des hommes sur les femmes, participent à la reproduction des rôles de genre en institutionnalisant de nouveaux emplois : les fameux « grands-frères », médiateurs qui ne sont rien d'autre que des activités professionnelles viriles tenues par leur petit ami, ou par leurs frères et pour les filles des emplois auprès des jeunes enfants (animatrice, hôtesse d'accueil...).

Ainsi si les jeunes filles réclament aujourd'hui des activités spécifiques et non-mixtes, c'est parce qu'elles ont eu l'impression d'être délaissées. Ce qu'elles réclament avant tout, ce sont des lieux de parole et d'écoute car il n'existe pas d'espaces pour nommer leur vie, dont les violences sexistes font partie. L'invisibilité et l'isolement des filles sont entérinés par le fait que les associations de femmes adultes ne sont pas des espaces pertinents pour elles, leurs réalités sont différentes et masquent leur spécificité.

Aussi, la prise en considération, dans une approche de genre, des besoins des filles autrement que comme « pacificatrices » du groupe des garçons, et la redéfinition simultanée de ceux des garçons, représente aujourd'hui un enjeu majeur dans l'élaboration des politiques publiques.

Contre les effets pervers de ces politiques et des conditions de vie dans les quartiers, c'est faire en sorte que garçons et filles comprennent ce qui les oppose ou les rassemble, et prennent conscience de ce dont, les uns et les autres, sont victimes ou porteurs. L'enjeu consiste non seulement à re-connaître les violences subies par les filles, mais aussi de comprendre leur degré de « tolérance » à la violence, face à notre propre « intolérance » à ces mêmes violences.

Il apparaît urgent de « sauver les filles⁸ » d'une mixité qui les contraint, voire les opprime. Pour exemple, à Toulouse, l'administration fait des demandes particulières de débats non-mixtes au sujet des relations filles-garçons et de la sexualité, dans les lycées des quartiers « prioritaires » ou « sensibles ». Les garçons étant perçus comme violents, les filles doivent en être protégées.

Pourtant, plusieurs expériences éducatives menées dans ces lycées, ou dans des clubs de prévention interrogent quant à la non-mixité des interventions. En effet, elle semble avoir moins d'intérêt quand les filles se connaissent entre elles, sont du même quartier et font peser les unes sur les autres le poids de la norme et des injonctions de genre. Les filles sont contraintes, par le jeu des réputations, de donner une image irréprochable aux autres : celle d'une jeune fille sérieuse et vierge. Leurs réactions, y compris dans les groupes non-mixtes, dénotent une norme où le plaisir féminin est largement imprégné d'une connotation négative. Elles se distinguent entre « sérieuses » et « salopes », réactivant ainsi le clivage et la catégorisation des filles par les garçons.

Il s'agit également de réfléchir au nécessaire affranchissement de ces jeunes hommes d'une injonction à la virilité obligatoire, liée à leurs statuts d'hommes des milieux populaires, souvent d'origine immigrée, dont la force de travail – en opposition à celle de leurs pères – est largement dévaluée. Ajoutons que pour certains, cette prescription virile est source de souffrances et les oblige à une certaine « schizophrénie », quand d'autres laissent entendre à demi-mot qu'ils n'ont rien à y gagner.

Et si, pour la majorité des jeunes hommes des quartiers populaires, le prix à payer pour « lâcher » la virilité paraît encore trop élevé, il apparaît peu probable qu'ils parviennent à l'investir dans la sphère du travail. Dès lors, ils l'exposent de manière outrancière car ils ne possèdent pas de ressources suffisantes pour l'aménager de manière moins manifeste, comme d'autres groupes qui déplacent la primauté du masculin vers d'autres sphères.

Ainsi, la différence avec d'autres catégories sociales où le clivage masculin/féminin est moins accentué, tend à creuser l'écart entre ces quartiers de tous les dangers, habités par des nouveaux « barbares » et le reste de la société ; où pourtant, l'arrivée de femmes dans l'espace public et davantage de mixité n'ont pas induit *de facto*, malgré de belles avancées, une égalisation des situations des hommes et des femmes dans la famille, à l'école, au travail ou dans la vie politique.



Contact : Horia KEBABZA
e-mail: hk@abri.org

⁸ En contrepoint de : « Il faut sauver les garçons », *Le Monde de l'éducation*, janvier 2003, n°310, où l'on peut lire que « le désarroi des garçons en échec scolaire face à la réussite des filles risque de mettre à mal la cohabitation des sexes dans l'école et dans la société ». Mais faut-il le rappeler, ce que l'échec scolaire des garçons des milieux populaires interroge, ce sont avant tout les normes scolaires et la question sociale, et non la mixité.



QUELQUES QUESTIONS-REponses/ REFLEXIONS

EXTRAITS DES DEBATS DE LA JOURNEE DU 7 OCTOBRE 2004

JOURNEE DE TRAVAIL & RENCONTRE MENSUELLE

avec Horia Kebabza

1) Les activités proposées aux jeunes filles

- ✓ Les activités proposées aux jeunes filles ont intégrés des présupposés. Que ce soit les financeurs, les structures ou les jeunes filles elles-mêmes, tous fonctionnent avec les mêmes présupposés (fragilité des jeunes filles, violence des jeunes garçons...).
- ✓ Il devient urgent de réfléchir aux activités proposées aux jeunes dans leur ensemble, en se concentrant sur l'analyse des besoins et les raisons des demandes, notamment si elles se différencient en fonction du sexe.
- ✓ Il faut cesser de regarder les jeunes filles comme des pacificatrices. Elles ont besoin de nommer leur vie pour s'affranchir des contraintes. Tout comme les garçons ont besoin de s'affranchir à être virils.
- ✓ Tout travail avec des jeunes filles suppose en parallèle un travail avec les jeunes garçons.
- ✓ Dans une ville comme Strasbourg, si les jeunes filles sont absentes des activités proposées dans les quartiers, elles sont omniprésentes dans les activités proposées au centre-ville.

2) L'identité (musulmane)

- ✓ Les injonctions de genre subies par ces jeunes sont pour les filles, l'obligation d'être sérieuse et respectable (cela passe par la virginité) et pour les garçons, l'obligation d'être viril. L'identité de chacun doit se frayer dans ces injonctions.
- ✓ Certaines jeunes filles face à cette injonction décident de porter le *hijab*, c'est une forme de réponse à l'obligation d'être sérieuse. Elles acceptent les normes imposées. Ceci peut également être analysé comme une stratégie de défense, avec ce voile, elles peuvent se déplacer dans et hors du quartier comme elles veulent.
- ✓ Les rencontres amoureuses, le flirt sont difficiles à réaliser à l'intérieur du quartier à cause des réputations. Pourtant la rencontre amoureuse est un élément qui permet de sortir du carcan. Les jeunes projettent alors leur avenir amoureux uniquement au travers du mariage. Celui-ci peut d'ailleurs devenir un projet de vie, face à l'échec scolaire par exemple. L'identité musulmane est revendiquée par ces jeunes pour justifier leurs comportements. Il s'agit d'une instrumentalisation de l'islam face à l'injonction de genre.
- ✓ *Peut-on parler d'un lien entre le mode de pensées des pays d'origine et la culture quartier (sexisme, virilisme...)?* On ne peut pas exclure des influences, mais ce n'est pas si évident. La crispation identitaire sur le statut des femmes est plus due à des conditions socio-économiques difficiles. Les « codes patriarcaux musulmans » sont une instrumentalisation par les hommes de l'islam pour dominer les femmes.

3) La famille

✓ *Est-ce que les mères ne seraient pas également responsables du sort des filles, en valorisant et légitimant le rôle de protecteur des frères ?* Les femmes en acceptant ce mode de fonctionnement ont intériorisées la domination masculine. Elles reproduisent le système.

4) La mixité

✓ Historiquement la notion de mixité en France est récente.

✓ *Assiste-t-on réellement à un recul de la mixité en France ?* Ne faudrait-il pas plutôt se demander s'il n'y aurait pas plutôt en France actuellement une non mixité inacceptable (celle entre filles et garçons des quartiers d'habitat populaire) et une non mixité acceptable (par exemple celle de certaines filières scolaires).

✓ Il manque des lieux où la mixité pourrait se développer.

5) La violence

✓ Elle prend différentes formes : la première est celle du poids des rumeurs, car elle est quotidienne. Leur développement est lié à l'urbanisme, à la ségrégation spatiale. « Il n'y a rien d'autres à faire qu'à regarder ce que font les autres ».

L'émancipation des filles provoque également de la violence, en contre réaction des garçons (qui eux ne ressentent pas la possibilité de se projeter dans l'avenir)

Le regard empreint d'une pensée coloniale est une violence portée sur ces jeunes.

Les violences physiques sont aussi des violences réelles.

✓ Les violences physiques portées par des filles, y compris entre elles deviennent plus courantes. Ces jeunes filles violentes transgressent le genre. Elles s'approprient les attribues du masculin. Elles jouent d'égaux à égal-e-s. Ce comportement entérine le fait, que le masculin est synonyme de pouvoir.